Bu letin météroloogique.

Washington, 3 novembre—Indications pour la Louisiane—Temps beau ; vents frais de l'est à sud-est.

La question du Canal du Nicaragua.

Presse Associée

Washington, 3 novembre—On déclare au département d'Etat que le gouvernement des Etats-Unis n'a pas encore protesté contre l'octroi annoncé d'une concession pour la construction du Canal du Nicaragua à Eyre et Cragin par le gouvernement du Nicaragua, concession partant du jour de l'expiration de la concession accordée à la Compagnie maritime, le mois d'octobre prochain.

Les mesures prises par le gouvernement américain ne sont pas récentes. Il a simplement fait aux autorités du Nicaragua des représentations établissant qu'il n'était que juste et loyal de maintenir le statu que dans les questions relatives à la concession du Canal du Nicaragua jusqu'au moment où la commission présidée par l'amiral Walker aurait eu le temps de préparer un rapport, et le Congrès l'occasion de l'examiner.

C'est, diplomatiquement, quelque peu différent d'une protestation.

La raison de ces représentations est que l'octroi d'une nouvelle concession par le gouverement du Nicaragua, même après l'expiration de la concession à la Compagnie maritime, pourrait empêcher cette dernière d obtenir l'extension de sa concession à laquelle elle a justement droit.

Au cas où le Congrès légiférerait sur la base de la construction du canal sous les auspices de la Compagnie maritime, la nouvelle concession nuirait sérieusement aux intérêts des Etats-Unis.

Les autorités du département d'Etat ignorent actuellement les détails de la transaction faite à Managua. Aussi ont-elles demandé à M. Merry, ministre des Etats-Unis, un rapport à cet égard.

Il n'est pas probable que la façon d'agir bizarre du gouvernement du Nicaragua, qui a précipité cette mesure le dernier jour de l'indépendance nationale du pays, influence le département d'Etat dans le traitement de l'affaire, car dans toutes ses négociations avec les républiques de l'Amérique Centrale qui ont fusionné, aussi bien qu'avec la nouvelle organisation, il a jusqu'à-présent, suivant en cela l'exemple du secrétaire Olney, réservé soigneusement tous les droits des individus aussi bien que les droits du gouvernement.

Bagarre politique.

Presse Associée—

Asheville, Caroline du Nord, 3 novembre—On reçoit à Asheville la nouvelle d'une bagarre dans une réunion politique tenue dans la réserve indienne du comté de Swain. Quatre hommes ont été blessés, peut-être mortellement.

William Bradley, qui a tué un Indien il y a un an environ, et son fils, Wallace, armés de pistolets et de bâtons, ont essayé samedi dernier d'interrompre un meeting d'Indiens et de blancs républicains. Ils ont traîné un homme hors de la salle et une bataille s'est engagée. Bradley et son fils ont été blessés mortellement.

Deux autres individus ont été grièvement blessés à coups de couteau.

Thomas Baker, chef du parti républicain dans ce district, a demandé à ses frères politiques d'envoyer des armes et des munitions, dans la crainte de nouveaux troubles.

Mort de la mère du général Fitzhugh Lee.

Presse Associée.

Richmond, Vie, 3 novembre—La mère du général Fitzhugh Lee est morte, aujourd'hui. Elle avait fait récemment une chute et avait reçu des blessures internes.

REV. J. Q. A. HENRY.

Le ministre baptiste bien connu, le Rév. Henry, vient d'organiser une croisade contre le vice à Chicago, du genre de celle que poursuit le Dr Parkhurst à New York. Henry fixa l'attention publique pour la première fois, quand il fit mettre en vigueur à Denver, la loi du dimanche. Plus tard, il combattit avec succès les maisons mal famées à San Francisco. Le Rév. Henry est âgé de 44 ans. Il descend directement du célèbre "Patrick Henry."

MÉMOIRES DE BISMARCK

—:o:—

La guerre de 1870

La Capitulation de Paris.

Suite.

A dix heures du soir, le chef m'a fait appeler et m'a dit:

—Il paraît qu'ils se plaignent à Berlin que les journaux anglais sont infiniment mieux informés que les nôtres, et que nous ne leur avons presque rien communiqué au sujet de l'armistice. Comment cela se fait-il?

—Cela se fait, Votre Excellence, que les journalistes anglais ont plus d'argent que les nôtres et qu'ils vont partout où ils peuvent avoir des informations. Vous n'ignorez pas, en outre, qu'ils sont en relations avec certains personnages augustes au courant de tout et que les autorités militaires ne se montrent pas toujours suffisamment réservées. Quant à moi, je ne pouvais, naturellement, livrer au public que ce qui devait être rendu public.

—C'est juste, acquiesça le chancelier. Ecrivez-leur donc là-bas et expliquez-leur que c'est la faute des circonstances et non la nôtre.

Je pris ensuite la liberté de féliciter M. de Bismarck du titre de citoyen d'honneur que la ville de Leipzig venait de lui décerner.

—Oui, fit-il, je deviens saxon, et puis hambourgeois aussi, car la ville de Hambourg m'a également décerné le titre de citoyen... Ah! je ne me serais jamais attendu à cela en 1866!

J'allais me retirer, lorsqu'il me rappela.

—Tenez, me dit-il, encore une des curiosités de notre époque!.... Ce Gambetta, qui, pendant si longtemps, s'est posé en champion de la liberté et en dénonciateur des pressions gouvernementales sur les élections, ne voilà-t-il pas que lui aussi attente de la manière la plus violente à la liberté du suffrage universel? Ne voilà-t-il pas qu'il veut disqualifier tous ceux qui ne sont pas de son avis, c'est-à-dire toute la France officielle, à l'exception d'une trentaine de républicains? Et ne voilà-t-il pas que c'est moi qui suis obligé de défendre des principes de liberté contre Gambetta et son allié et ami Garibaldi?....

—Est-ce intentionnellement, Votre Excellence, que vous avez commencé votre dépêche à Gambetta par les mots «Au nom des libertés....» etc.?

—Oui, c'est exprès. Vous pouvez le faire ressortir. Vous pouvez aussi raconter que Thiers, lors de ses pourparlers avec moi, me traita de «barbare aimable». Aujourd'hui, il paraît qu'à Paris on me traite de «barbare astucieux». Nul doute que, demain, on ne m'appelle «barbare constitutionnel».

Il paraît que, d'ailleurs, le chef a attiré l'attention de Jules Favre sur ce fait singulier que lui, comte de Bismarck, que l'on a dénoncé partout comme un tyran et un despote, a dû protester au nom de la liberté contre la proclamation de Gambetta. Jules Favre l'a reconnu et a dit, en souriant:

—Oui, c'est bien drôle!....

Le gouvernement de Paris a, du reste, repoussé la clause du décret de Gambetta qui restreignait la liberté des élections. Jules Favre l'a écrit au chef dans la matinée, et lui en avait, auparavant, donné verbalement l'assurance.

On dit aussi que certains journaux allemands ont été mécontents de la capitulation, car ils s'étaient attendus à l'entrée immédiate de nos troupes dans Paris.

—Cela vient, dit le chef, d'une complète ignorance de la situation ici et à Paris. Je pouvais faire ce que je voulais de Favre, mais pas de la population! Ils ont de fortes barricades; ils ont encore trois cent mille hommes sous les armes, dont, certainement, cent mille se seraient bravement battus. Il y a eu assez de sang versé dans cette guerre; en tout cas, assez de sang allemand! Si nous avions voulu avoir de nouveau recours à la force, il aurait fallu en verser davantage encore, et c'eût été trop chèrement acheté la suprême humiliation que nous leur aurions infligée.

Et, après un instant de silence, il continua:

—Et, d'ailleurs, qui dit que nous n'entrerons pas à Paris et que nous n'en occuperons pas une partie? Qui dit que nous ne traverserons pas la capitale une fois que le calme sera revenu? L'armistice sera probablement prolongé, et, en échange des concessions qu'il nous sera possible de faire, nous pourrons exiger l'occupation de la rive droite de Paris.... Attendez un peu: vous verrez cela dans trois semaines....

Samedi 4 février.—M. de Bismarck a été aujourd'hui au mont Valérien. Il n'y avait jamais été auparavant. La vue des puissants ouvrages qui défendaient le fort et des redoutables obstacles qui y avaient été accumulés l'a confirmé dans son idée qu'un assaut nous aurait coûté des pertes énormes.

Il a reçu aujourd hui la visite de Jules Favre, qui est venu le prier de laisser sortir de Paris tous ceux qui y avaient été accidentellement enfermés depuis la fin de septembre. Il y a, notamment, 300,000 habitants de la banlieue qui sont dans ce cas.

Le chancelier a refusé ce que lui demandait Jules Favre.

—Je ne puis lui accorder cela, nous a-t-il expliqué, parce que nos soldats occupent, à l'heure actuelle, les maisons de ces individus. S'ils revenaient demain et voyaient l'état de dévastation de leurs propriétés, cela occasionnerait des rixes, des disputes, des protestations, et nous aurions tout à redouter de leur désespoir.

Le chancelier est, paraît-il, encore retourné à Saint-Cloud. Il voulu visiter le palais incendié et a tâché de retrouver, dans les décombres, la pièce où jadis il avait dîné avec Napoléon III. Il a rencontré, au milieu des ruines, un monsieur bien mis, venu probablement de Paris, qui visitait également. Ce monsieur était guidé par un homme en blouse qui lui donnait quelques explications, et, à chaque pas, s'écriait à haute voix:

—Vous voyez, monsieur... C'est l'œuvre de Bismarck!

—Non, répondait simplement l'inconnu, c'est l'œuvre de la guerre!....

Discuté les professions de foi des candidats à l'Assemblée nationale qui sont affichées sur les murs. Le chef les trouve, en général, trop agressives.

—Trop d'éloquence! fait-il. C'est comme Jules Favre: il est deux ou trois fois, monté avec moi sur ses grands chevaux; mais, quand il a vu que je le blaguais, il a aussitôt mis pied à terre....

Lu ensuite un grand nombre de documents et de dépêches. Voici la réponse de Jules Favre à M. de Bismarck au sujet du decret électoral de Gambetta:

Vous avez parfaitement raison d'en appeler à ma justice: vous ne me verrez jamais y manquer. Il est parfaitement exact que Votre Excellence me pressait vivement d'accepter la réunion de l'ancien Corps législatif. J'ai repoussé cette proposition pour différentes raisons, qu'il est inutile de rappeler, mais que Votre Excellence n'a certainement pas oubliées. Aux objections de Votre Excellence, j'ai répondu que je croyais être assez sûr de mon pays pour pouvoir prétendre qu'il ne désire que des élections libres et que le principe de la souveraineté du peuple est son seul refuge. Il suffira de vous dire que les restrictions apportées au droit électoral ne peuvent être autorisées par moi. Je n'ai point combattu le système des candidatures officielles pour l'appliquer au profit du nouveau gouvernement. Votre Excellence peut donc être assurée que, si le décret dont vous me parlez a été rendu par la délégation de Bordeaux, il sera abrogé par le gouvernement de la Défense nationale. Je ne demande pour cela que de recevoir un avis officiel de l'existence de ce décret. C'est ce que je vais demander aussitôt par télégramme. Il n'existe donc entre nous aucune divergence d'opinion, et il faut que, l'un ou l'autre, nous veillions à l'exécution rigoureuse de la convention.

La population du Brésil.

D'après les derniers recensements actuels, sur une population de 14,333,915 habitants, le Brésil compte 14,179,615 catholiques, 1,673 orthodoxes, 19,957 protestants évangéliques, 1,317 presbytériens, 122,409 protestants d'autres sectes, 300 musulmans, 1,327 positivistes, 7,257 personnes ne professent aucun culte.

LE JEU DE LA DIPLOMATIE.

Le doyen des chansonniers

Villebichot qui vient de mourir à l'hôpital Tenon, eut jadis une certaine notoriété dans le monde des cafés concerts. C'est lui qui composa la musique de la fameuse chanson: *Rien n'est sacré pour un sapeur*, qui fut un des grands succès de Thérésa.

Il avait pour collaborateur le peintre Houssot; tous deux devinrent les fournisseurs attitrés de la chanteuse populaire.

Dans ses *Mémoires*, Thérésa consacre quelques lignes à ses deux auteurs favoris.

—Je dois, dit elle, mes plus grands succès à Houssot.

Houssot est peintre, c'est le type de l'artiste gai et insouciant.

Comme peintre il a du talent, comme poète il en a aussi. Il me fut présenté un soir et m'offrit une chanson qui me plut beaucoup.

Son titre était: *Rien n'est sacré pour un sapeur.*

Villebichot était le musicien modeste par excellence. Ses mélodies sont faciles, agréables, entrainantes. Il a le sentiment de la chanson par excellence; mais comme je sais mieux que personne ce qui convient à mon genre de beauté, je me permets quelquefois des observations que Villebichot accepte avec beaucoup d'empressement. Jamais l'amour-propre ne se glissa dans nos travaux de collaboration, car Houssot, Villebichot et moi nous n'avons qu'un but: le succès.

Houssot représente la poésie gaie.

Villebichot la musique joyeuse.

Villebichot était complètement oublié aujourd'hui. Il était, croyons-nous, le doyen des chansonniers et des compositeurs de musique. Ses chansons, dont quelques-unes ont eu une vogue immense, ne lui avaient pourtant pas assuré une vieillesse à l'abri du besoin.

SAINT-SIEGE.

On dit que le pape travaille à une nouvelle encyclique qui doit paraître prochainement. Dans cette encyclique, Léon XIII dissuade les catholiques de s'affilier aux sociétés secrètes ou subversives, lesquelles ne peuvent que les conduire dans une mauvaise voie. Ainsi, ne pouvant prendre part, au moyen de ses représentants, à la future conférence internationale contre les anarchistes, le pape tient cependant à faire entendre sa parole dans une question qui, en ce moment, intéresse tous les peuples. Il fera ressortir le danger qu'il y a pour les peuples et les gouvernements à s'éloigner des principes de la religion chrétienne.

Une Voleuse Célèbre.

Une voleuse de grand chemin fait en ce moment beaucoup parler d'elle au pays des Tcherkesses, dans la partie la plus sauvage du Caucase occidental.

Cette femme, admirablement belle, à ce que l'on raconte, aurait quitté un certain soir, il y a dix ans de cela, le village de Bandza, dont elle était originaire, pour aller vivre seule dans la montagne. Et, depuis lors, elle s'est affiliée à une bande d'aventuriers circassiens, détroussant les voyageurs, pillant les cabanes isolées, et faisant le désespoir de tous les agents de police du gouvernement de Koutaïs, qui sont à sa poursuite depuis plusieurs années sans le moindre succès.

A vrai dire, la belle Barbara Daneliz — c'est ainsi qu'elle se nomme — fut bien une fois capturée par un Cosaque et même mise en prison dans la citadelle de Stavronol. Mais elle trouva le moyen de gagner le gardien à sa cause, de se faire enlever par lui et de vivre quelque temps, déguisée en paysan géorgien, aux environs de la ville.

La voleuse de grand chemin est aujourd'hui âgée de trente-cinq ans. Elle monte à cheval merveilleusement et joue du fusil et du pistolet comme une véritable Circassienne.

Barbara Daniela se vante, paraît-il, d'avoir dévalisé plus de six mille voyageurs.

Vente d'un troupeau de dix-huit mille bêtes à cornes.

Presse Associée.

San Antonio, Texas, 3 novembre—La plus importante transaction en bestiaux faite cette saison dans le Texas vient d'être conclue.

E. O. Lockhausen, du comté de Pecos, a acheté à Combs et Kincaid, de Haymond, dix-huit mille bêtes à cornes pour la somme de $324,000, et a loué pour un an leur ranch d'une étendue de 300,000 acres.

Théâtre de l'Opéra.

C'est toujours au 15 de ce mois qu'est fixée l'ouverture de notre théâtre français. Les artistes de M. Charley seront à la Nouvelle Orléans mardi prochain, et, de suite, commenceront les répétitions.

Le théâtre, nous l'avons écrit, fait un bout de toilette. Depuis l'arrivée de M. Charley, les préparatifs de l'ouverture de la saison se poursuivent avec activité. L'engagement du personnel complémentaire sera bientôt terminé: et déjà nombre d'employés dans les divers départements de l'administration sont en fonctions.

L'agent de la Presse dont nous avons reçu l'agréable visite hier soir, nous a mis en possession de plusieurs portraits d'artistes que nous placerons sous les yeux de nos lecteurs très prochainement.

Cette soirée d'ouverture est attendue impatiemment; elle sera ce qu'ont été toutes ses aînées, un événement artistique. La troupe de M. Charley est, au dire des personnes qui en connaissent les premiers sujets, la meilleure qui soit jamais venue ici, comme ensemble.

Si, il y a quelques mois, il était permis de craindre que nous n'eussions pas de saison lyrique ici, cette année, aujourd'hui, les craintes ont fait place à la confiance, car les nuages qui obscurcissaient l'horizon se sont dissipés, et l'avenir se montre à nous sous son plus riant aspect.

Le succès de l'entreprise de M. Charley ne fait plus l'ombre d'un doute; et bien des soirées aimables sont promises aux dilettanti.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

Extrêmement intéressantes, les représentations qu'offre au public la direction du St. Charles; d'abord, les "Stratégistes", pièce très amusante: puis, dans les entr'actes, la Papinta, aux danses éblouissantes, et une nouvelle venue, Mme Rambello, un sculpteur, ou plutôt une modeleuse de premier mérite. Elle est surtout remarquable par son habileté de main, par la rapidité et le brio de ses compositions. Tous les amateurs d'art voudront voir Mme Rambello.

Académie de Musique

C'est dimanche soir, nous le rappelons à nos lecteurs, qu'a lieu l'ouverture de l'Académie de Musique, avec un opéra dont le poème est excellent et la musique charmante.

Grand Opera House.

"A Guilded Fool" poursuit le cours de ses succès au Grand Opera House. Encore deux ou trois exécutions, et ce sera le tour du "Little Detective", pièce à tiroir, comme on dit en France, qui exige une spécialité, une artiste qui ait le don de se travestir—ce que possède au plus haut degré, miss Margaret May. Nous lui prédisons un beau succès dans cette pièce.

Tulane et Crescent Theatres.

Au Crescent, nous voyons la foule accourir, chaque soir, pour applaudir une des pièces les plus plaisantes de la saison, jouée par une des plus habiles troupes qui aient encore paru, cette saison, à ce théâtre. Elle sera remplacée sur l'affiche, après demain par la bouffonnerie des "Governors" qu'enlève avec à ravir les deux excellents comédiens qu'on appelle Ward et Vokes.

Nous avons rarement vu un succès aussi spontané, aussi franc que celui de M. Ch. Coghlan dans "The Royal Box", et, ce qu'il y a de mieux encore, c'est que ce succès ne fait qu'augmenter, chaque jour. Demain, grande matinée et le soir dernière représentation de la Loge Royale. Il y aura foule.

—Tout à votre service, dit le mastroquet, quand vous repasserez par ici.

—Oui, oui, répondit distraitement l'Italien.

Et en sortant, à lui-même:

—Quand on m'y repincera dans ta caverne de bandits!

Dès qu'il fut dehors le patron rappela Honoré, et lui jetant deux pièces de cinq francs:

—Tiens, voici pour toi!

Honoré se mit à rire.

—Alors, c'est le patron qui a trouvé le billet?

—Mais oui, imbécile!

—Pour un tour bien fait, dit le garçon avec un gros rire, c'est un tour bien fait.

—Bah! grommela le marchand de vins en haussant les épaules, de l'argent volé!

Et il se remit à son comptoir la conscience tranquille.

Zéphyrino descendit dans Paris. Il avait désormais son idée .... Il se rendit dans un magasin, acheta un petit coffret en acier, puis une pioche, et il remonta vers Saint-Ouen.

Il trouva chez lui la maison en rumeur.... Ses deux fils étaient là, sa femme.... Tous parlaient avec animation.

On se tut quand le père parut.

Margarita mit un doigt sur ses lèvres.

Mais l'Italien avait surpris le geste.

—Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda-t-il.

Et il déposa sur une table le coffret soigneusement enveloppé, dans un coin la pioche.

—Tiens, dit l'aîné des enfants, te voilà devenu terrassier?

—Oui, répondit le père un peu gêné, j'ai trouvé quelques journées à faire.... pour le chemin de fer.... on paie trois francs par jouf.

—Joli prix! dit le jeune homme.

Le cadet ajouta avec un air plein d'ironie:

—Et la grande affaire?

—Oui, la comtesse, demanda la femme....

—Je l'ai voue, répondit Zéphyrino.

—Ah! firent en même temps les deux enfants et la mère.

—Je l'ai voue, poursuivit le coquin, et elle a filé doux.

—Elle a *casqué?*

—Voici.

Et Zéphyrino jeta sur la table les huit billets de cent francs qui lui restaient.

Il y eut un monvement comme pour se précipiter, puis un cri de déception.

—Comment? fit Constantino. C'est ça?

—Huit cents francs? dit Rianzo.

—Mille francs, se hâta de dire l'Italien.... J'ai de la monnaie. C'est oun acompte. Elle n'avait pas plous chez elle....

—C'est égal....grommela l'aîné.... Entre cent mille francs.

—Enfin, dit le père, c'est toujours ça.... Il y a deux cents francs pour chacun de vous. Et deux cents pour la mère.... Hein, c'est joli tout de même, quand on ne s'est donné aucune peine....

Les deux enfants se regardèrent.

Et Constantino dit à mi-voix à son frère.

—Nous sommes joués.

—Savoir, murmura l'autre.

Et du regard il désigna la pioche et le petit paquet soigneusement ficelé déposé sur la table par Zéphyrino.

Mais néanmoins chacun d'eux prit la somme qui lui était allouée.... et l'incident parut clos. Ce fut au tour de Zéphyrino de demander des explications.

—Vous ne m'avez pas dit, observa-t-il, de que vous parliez quand je souis entré.

—Oh! fit l'aîné des fils, ce n'est rien de bien important.

—Vous sembliez pourtant fort émous.... On a donc des secrets pour moi, pour le père?

—Après tout dit Constantino, il vaut peut-être mieux tout lui dire.

—Constantino! fit la mère, voulant empêcher son fils de parler....

—Quoi! fit l'Italien, furieux, tou ne voux pas qu'on parle? Qu'est-ce que c'est donc? Je ne souis plous rien ici? Je ne souis plous le maître? Eh bien, ie vous ordonne de parler, maintenant. Je veux tout savoir!.... Si la fortoune entre jamais ici, c'est par moi qu'elle entrera, et on voudrait faire des cachoteries, me tenir à l'écart.

—Eh bien, dit Constantino, sans faire attention aux signes que lui faisait Margarita, dont les yeux semblaient épouvantés, voilà ce qu'il y a, Rianzo a aperçu Giovanina.

L'Italien fit un bond terrible.

—Giovanina?

—Oui.

—A Paris?

—Oui.

—Près du boulevard Rochechouart.

—Et il ne lui a pas tordu le cou! fit Zéphyrino avec un geste furibond.

Sa femme courut à lui, comme pour l'apaiser.

—Mon ami!

D'un mouvement brusque, l'Italien la repoussa.

—Laisse-moi, toi!

Et allant à Rianzo.

—Tou ne loui as pas tordou le cou?

—Je n'ai rien tordu du tout, dit le jeune homme....

Je n'ai pu ni la rejoindre, ni lui parler.

—Enfer! s'écria le père avec un geste de fureur.

Puis il poursuivit.

—Elle est à Paris, près de nous! Elle nous brave!.... Elle nous insoulte! Elle se moque de nous!

—Elle ne nous dit rien, fit la mère, puisque nous n'avons pas entendu parler d'elle.

L'Italien lui jeta un regard terrible.

—Tais-toi! cria-t-il.

Et se tournant vers Rianzo.

—Quand l'as tou voue? Où... Comment?

—Voilà.... Constantino vous l'a dit.... boulevard Rochechouart.... C'était ce matin.... Je passais, lorsque dans une petite rue voisine.... j'aperçois une taille, une démarche que je crois reconnaître.... Je m'élance en avant.... Mais oui.... Je ne me trompais pas.... C'était Giovanina.

—La coquine! fit le père en serrant les poings.

Rianzo poursuivit:

—Elle était nue-tête. Une petite toilette simple, très propre. Elle avait l'air d'une petite ouvrière du quartier. Elle tenait à la main un petit panier... Jolie!....plus jolie que jamais.

—Elle n'a plous son costoume? interrompit Zéphyrino.

—Non.

—Plous de foulard?

—Plus de foulard.

—Elle a renié son pays, s'écria le père au comble de l'indignation.... la belle Italie! Elle a renié sa famille! Elle a renié tout!.... Elle ne mourra que de ma main!....

Sa femme essaya de le calmer.

Mais l'Italien ne voulait rien entendre. Toute sa fureur le reprenait.

Il demanda:

—Elle était soule?

—Saoule? Je ne crois pas.

—Non, soule ... sans personne?

—Ah! bon! non.... Il n'y avait personne avec elle.

—Tu sais où elle habite?

—Non. — Quand j'ai voulu m'avancer.... elle avait disparu .... Et je n'ai pu voir où elle était entrée.... Je me suis informé aux environs. Personne de la connaissait.

—Elle n'a pas donné son nom.

—Probablement.

—Oh! mais, s'écria l'Italien hors de lui, je la trouverai moi. Elle doit habiter par là.

Et il fit mine de s'élancer dehors.

Sa femme se pendit à son bras.

—Ecoute-moi, mon ami. Ne lui fais pas de mal.

—Je la tuerai! s'écria l'Italien. Et avec elle, le godelureau.

Il voulait partir sur le champ. Sa femme eut beaucoup de peine à le calmer, mais ce qui le calma surtout, ce fut l'idée des billets de banque qu'il avait à cacher. Il s'apaisa donc peu à peu, et s'installant sur une chaise il déboutonna sa veste, défit sa cravate, son col de chemise, puis, étalé, bien à l'aise, il prit un air bon enfant.

—Bah! fit-il, nous la retrouverons toujours maintenant que nous savons où elle perche. En attendant, mes enfants, je paie à boire!....

Et il jeta sur la table une pièce d'or.

Des hourrahs de joie accueillirent la fin de ce petit discours, et le mère se précipitait dehors pour aller chercher du vin et de l'eau-de-vie, quand un porteur de télégrammes fit son entrée, une dépêche fermée à la main.

—Monsieur Zéphyrino....

L'Italien sauta en l'air.

—Zéphyrino?.... s'écria-t-il, c'est moi....

C'était la première fois peut-être qu'il recevait un petit bleu, et il se demandait d'où cela pouvait bien venir.

Il le prit, l'ouvrit vivement, et dès les premières lignes une pâleur s'étendit sur sa face.

—C'est de la comtesse, murmura-t-il.

La femme et les enfants s'étaient rapprochés, la mine inquiète en voyant l'émotion du père.

—Qu'est-ce qu'elle te dit, interrogea l'Italienne.

—Voilà, répondit Zéphyrino en tendant le papier à ses enfants.

Constantino lut.

(*A continuer.*)

Sirop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS; GUÉRIT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre. Vingt sous la bouteille.